

Presse féminine et féminisme

Femmes d'Aujourd'hui (Périodique)

Citer ce document / Cite this document :

Femmes d'Aujourd'hui (Périodique). Presse féminine et féminisme. In: Les Cahiers du GRIF, n°23-24, 1978. Où en sont les féministes ? pp. 120-123.

doi : 10.3406/grif.1978.2142

http://www.persee.fr/doc/grif_0770-6081_1978_num_23_1_2142

Document généré le 14/10/2015

presse féminine et féminisme

Interview de Marthe de Prelle et Jacqueline Moreau, directrice-rédactrice en chef et rédactrice en chef adjointe de *Femmes d'Aujourd'hui*.

Comment situez-vous votre journal par rapport au féminisme ?

Nous avons toujours été féministes à *Femmes d'Aujourd'hui*.

Mais qu'est-ce que cela signifie pour vous ?

Cela veut dire qu'au début, à la création du journal, celui-ci s'adressait exclusivement aux femmes et traitait de leurs problèmes.

A cette époque-là, c'était une démarche féministe que de reconnaître l'identité des femmes.

Ne pensez-vous pas alors qu'à un moment donné, ce « féminisme »-là n'ait plus été très féministe ?

Oui, c'est vrai. Il y a eu cette période — dans les années 60 — où le journal semblait « patiner ». Cela a coïncidé avec son très grand développement. A cette époque, on tirait, en France, à un million d'exemplaires.

Toutes les enquêtes faites sur notre public (toujours par des publicitaires...) sous-estimaient l'évolution des femmes. Pour les dernières enquêtes, qui datent de début 1977, c'est d'ailleurs pareil. Les résultats tendent toujours à faire passer la lectrice pour plus traditionnelle qu'elle ne l'est.

Je crois que la lectrice de *Femmes d'Aujourd'hui* évolue sans cesse, avance, contrairement à celle d'autres journaux féminins.

N'est-ce pas que ceux-ci s'adressent à un autre public ?

Oui, socialement. Mais il semble, toujours d'après les études de marketing, que la lectrice-type de journaux comme *Elle* ou *Marie-Claire* soit quelqu'un qui désire paraître et être autre qu'elle est réellement. Celle de *Femmes d'Aujourd'hui* veut être et toujours être plus. Nous en sommes convaincues pour nos lectrices et nous essayons de les aider.

Au début, on proposait à la femme des modèles, ce qui était une façon d'être féministe.

Maintenant, on lui propose des sujets de réflexion pour lui donner une plus grande ouverture d'esprit et lui permettre d'aborder les problèmes de son temps. On se veut moins directives, plus tolérantes et mieux informées.

Pouvez-vous nous donner un exemple ?

En 1973, nous avons traité le problème de la contraception dans un article qui avait pour titre : « Avoir les enfants désirés ». La manière dont le sujet était abordé était pleine de détours, car enfin, avoir les enfants désirés cela veut aussi dire : comment ne pas avoir ceux qui ne le sont pas. Chaque mot avait été pesé et discuté entre nous. Nous n'avons pas eu une seule lettre de réclamation. Dernièrement, nous avons repris le sujet de façon plus directe avec une terminologie différente, en recensant les moyens anti-conceptionnels sur un plan purement médical. Nous avons reçu des lettres de réclamation de personnes indignées parce que nous ne parlions pas que de la méthode Ogino... Une lectrice écrivait « Puisque vous parlez de la pilule, alors qu'il y a la méthode Ogino, vous parlerez sans doute bientôt de l'avortement ».

Vous n'en avez pas parlé ?

Non, pas d'une façon directe. Nous avons relaté la loi de Mme Veil, mais nous n'avons jamais pris position. C'était une information officielle.

Pourtant c'est un fait de société, les femmes avortent; des statistiques le prouvent. On peut se dire : donnons-leur les conditions médicales convenables pour le faire.

Dans ce sens on l'a dit, en parlant des mesures de Mme Veil. C'est une question d'éthique. Nous réagissons un peu comme les médecins. Il faut aider une femme dans le drame, mais il ne faut pas que ce soit une facilité. Les jeunes pourraient penser que c'est un recours qui les dispense de la contraception et certaines le paient cher. Nous avons tout de même donné sur des colonnes et des

colonnes la liste de tous les plannings familiaux de France et de Belgique. Il est vrai que nous n'ayons jamais interviewé une femme qui s'était fait avorter.

Dans un sujet comme celui-là, la retenue ne vient-elle pas de votre propre réticence ?

Sans doute. Il est possible qu'au journal d'autres ne partagent pas notre optique, mais elles ne sont pas chargées de ce genre d'article.

Y a-t-il un arrière-fond religieux chez celles qui seraient réticentes ?

C'est possible. Notre équipe est très diversifiée. Certaines sont catholiques, en effet.

Mais le journal ne se définit pas comme tel ?

Non, pas du tout. Mais sociologiquement c'est un fait qu'il s'adresse à un public imprégné d'idées chrétiennes, en France comme en Belgique. En France, nous avons aussi beaucoup de femmes communistes mais les femmes communistes sont encore plus moralistes.

D'une façon générale, y a-t-il un décalage entre votre propre position et ce que vous estimez pouvoir faire passer dans le journal ?

Nous ne pouvons pas nous identifier à notre public.

Vous êtes quelquefois un peu au-delà ?

Oui, différentes en tout cas.

Devez-vous parfois mettre une sourdine à ce que vous pensez ?

Oui. Dans l'équipe, il y en a à qui je demande parfois de mettre une sourdine, que je freine. Ce que nous n'arrivons pas à définir clairement, nous préférons attendre d'y voir clair et choisir le moment propice pour aller plus loin.

Vous disiez tout à l'heure « Au fond, nous sommes féministes » ?

Non, effectivement je ne pense pas que l'on puisse encore nous cataloguer comme des féministes. Mais nous essayons quand même de donner à nos lectrices des moyens d'être compétitives, de se défendre. D'être suffisamment armées pour développer leur personnalité et ne pas se dire « je

ne suis qu'une femme » mais « je suis une femme et un être humain d'abord ».

Sur le plan du travail professionnel, vous développez une politique assez familialiste. Le lisons-nous mal ou est-ce votre position malgré tout ?

Moins qu'auparavant. Après tout, nous sommes toutes des femmes qui travaillons professionnellement. Il y a des féministes chez nous ou du moins il y a plus féministe que nous qui vous parlons.

Le féminisme, nous ne sommes pas tellement d'accord avec cela je crois. Pourtant, nous avons entre autres une rubrique psychologie cœur tenue par Claude Ullin, où celle-ci insiste constamment sur la responsabilité de la femme en tant qu'être complet qui ne doit pas se définir par rapport à son mari, par rapport à ses enfants, mais en tant qu'elle-même.

Les « féministes » lui reprochent de ne pas s'étendre sur les torts du mari indigne, mais Claude Ullin considère que la lectrice qui lui écrit n'est pas responsable des torts du mari, qu'elle n'y peut rien, qu'elle les subit et qu'il faut qu'elle soit une personne responsable de sa propre vie. Elle essaye de l'aider à cheminer vers de nouvelles possibilités et à se prendre en charge.

A mon avis, c'est la base parce que si une femme va crier dans les manifestations et qu'elle-même n'a pas de solidité, cela risque d'être vain. Nous faisons un travail de fond.

Mais pour quelqu'un qui n'a aucune autonomie financière, qui a des relations difficiles avec autrui, c'est un peu difficile d'être forte. Être forte implique tout un appareil de défense.

Oui, bien sûr.

Qui est tout de même donné par une autonomie de travail ?

Sur le plan du travail, nous sommes féministes. Nous sommes des femmes, nous travaillons. Il y a beaucoup de femmes à *Femmes d'Aujourd'hui*.

Pourquoi alors ne défendez-vous pas plus la nécessité du travail professionnel des femmes dans votre journal ?

Que voulez-vous dire ? Nous en parlons constamment.

Avez-vous évoqué le mouvement féministe dans vos colonnes, par exemple évoqué la Journée des femmes, Les Cahiers du Grif, etc. ?

Non. Mais on a parlé du livre d'Evelyne Sullerot.

Mais vous n'avez pas parlé des groupes de travail, de groupes de discussion auxquels les femmes pouvaient participer dans les mouvements féministes ?

Cela dépend lesquels.

Il est regrettable que des journaux comme le vôtre n'aient pas au moins fait savoir que nous existons.

Rien n'est définitif de toute façon. Notre évolution est constante. Mais peut-être y avait-il de la méfiance effectivement.

Je me souviens d'une émission radio où vous aviez parlé (Françoise Collin) de ces questions et j'étais tout à fait d'accord avec vous. Mais cela c'était en tant que personne, pas en tant que directrice du journal. Il faut bien dire que quelquefois ces groupes ont des débordements excessifs.

Etes-vous déjà allées à la Journée des femmes du 11 novembre ? Ne serait-ce que par souci d'information ?

Non, jamais. Les images que j'en ai vues à la télévision m'en ont détournée.

Les autres journaux féminins semblent avoir fait plus de place au féminisme que le vôtre ?

Quand ils le font, ce n'est pas sans calcul. Certains vont beaucoup plus loin que nous dans les interviews de femmes qui se racontent, mais ce n'est pas toujours très constructif. Nous, nous essayons toujours de donner un écho positif de la vie des femmes, une image forte.

Mais ne pensez-vous pas qu'ils aident tout de même à faire mieux connaître la réalité déchirée des femmes ?

Si, c'est vrai, mais les femmes, nos lectrices, n'aiment pas les contradictions, ni la contestation. Elles aiment que le sol soit solide sous leurs pas.

Alors vous le faites solide ?

Oui.

Femmes d'Aujourd'hui donne l'image d'un journal familial et même familialiste à la fois par son climat général et par ses rubriques ménagères. Le fait même d'un tel journal ne favorise-t-il pas l'enfermement des femmes dans l'univers clos des tâches ménagères ?

Non, je n'ai pas l'impression. Mais n'oubliez pas que *Femmes d'Aujourd'hui* dépend d'un groupe financier, c'est un journal qui a un tirage à assurer. Pour conserver ce tirage, nous devons répondre à l'attente de nos lectrices. Or les femmes sont obligatoirement pratiques, elles achètent un magazine qui va leur être utile, qui leur donne des « recettes », des conseils dans tous les domaines.

Oui mais ne pourrait-on pas dire qu'il crée alors ou consolide une image réductrice de la femme et favorise chez les femmes un perfectionnisme du foyer qui peut aller jusqu'à l'obsession ?

Personnellement, je n'achetais pas de journal féminin avant de travailler à celui-ci et je me suis trouvée à la tête d'un journal féminin par hasard. Je pense toutefois que son utilité pratique est réelle. Les recettes, les conseils font gagner du temps. Ainsi les patrons de mode, ça marche comme ça n'a jamais marché, c'est donc qu'il y a un besoin. On avait cessé de coudre et depuis deux ans, sans doute en raison de la crise, il y a une demande extraordinaire. Les rubriques bricolage semblent aussi fort appréciées. Mais il n'y a pas que cela.

Pourquoi un roman-photos dans vos pages, roman-photos qui véhicule toujours une idéologie complètement périmée ?

Ce n'est pas ce dont nous sommes les plus fières, mais c'est une nécessité commerciale. Ces pages nous amènent une clientèle jeune que nous n'aurions peut-être pas autrement. En outre, nos romans-photos sont tournés, dans le plus grand nombre des cas, d'après des œuvres célèbres dont le contenu sentimental n'est pas à sous-estimer. Les lieux des tournages sont beaux et apportent un dépaysement instructif.

Mais en gardant la forme du roman-photos, vous pourriez peut-être faire passer des histoires plus réalistes, plus proches des réalités quotidiennes ?

Les femmes ont aussi besoin de rêve. D'une manière générale, notre politique est de ne pas provoquer nos lectrices car, comme nous vous l'avons dit, elles n'aiment pas que le sol se dérobe sous leurs pieds. Si nous voulons les faire évoluer, dans un certain sens, il faut que ce soit progressi-

vement. Elles ont horreur de la contestation. Mais il est vrai que nous pourrions dans cette forme chercher de nouveaux thèmes. Nous nous y employons constamment.

Le côté le plus passionnant de notre travail est cette recherche constante que nous avons entreprise dans un esprit de justice.

L'honnêteté est notre premier critère.

(Réalisée par J. Th.)

Deux bonnes adresses à Bruxelles :

Café-restaurant Lilith

Place de Londres 7. On peut y boire et y manger de 17 à 24 heures. Un bar superbe, miroitant. Des plantes vertes vraies ou fausses. Des tables couvertes de plastiques argentés. De l'excellente musique.

Pas de contraintes d'aucune espèce. Chacune (et chacun) s'y sent libre. Un climat rare.

Ce n'est pas « le » Café des femmes, mais le café de Carole, Marie, Mary, Elza.

(Affamée on commencera par la

soupe au potiron, et un brin de conversation avec la voisine.)

Big-Sur restaurant

Rue du Page 13, dans un tout autre quartier. Restaurant uniquement. Ouvert pour le déjeuner et pour le dîner jusqu'à 23 heures.

Plat du jour et menu bons, simples (et pas chers) pour le déjeuner. Le soir à la carte, qui est abondante.

De la couleur, de la chaleur, des épices. Un accueil réconfortant et un service rapide. Tenu par deux femmes sympathiques.